Langages

Signifiant saussurien et signifiant lacanien

Michel Arrivé

Citer ce document / Cite this document :

Arrivé Michel. Signifiant saussurien et signifiant lacanien. In: Langages, 19e année, n°77, 1985. Le sujet entre langue et parole(s) pp. 105-116;

doi : https://doi.org/10.3406/lgge.1985.1508

https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1985_num_19_77_1508

Fichier pdf généré le 02/05/2018

Michel ARRIVÉ

SIGNIFIANT SAUSSURIEN ET SIGNIFIANT LACANIEN

Pourquoi cet article, au titre à la fois modeste et prétentieux ? Je voudrais d'abord le justifier — à tout le moins justifier sa présence ici — d'un triple point de vue.

D'abord dans mon histoire personnelle. Elle m'intéresse. Elle n'intéresse que moi ? Si elle est exceptionnelle. Or, je pense qu'elle ne l'est pas. Je crois donc utile de dire, avec toute la naïveté souhaitable, de quelle façon, il y a près de vingt ans, tout juste après la publication en volume des *Ecrits*, j'ai commencé à lire Lacan. De Lacan non encore lu, je ne savais que deux choses, qui me paraissaient étroitement liées, et qui le sont sans doute effectivement : d'une part la formule « l'inconscient est structuré comme un langage », d'autre part la place, qu'on me disait prédominante dans la théorie, du concept de signifiant. Je me croyais et me disais, à cette époque déjà lointaine, linguiste. Je me flattais d'entrevoir à peu près ce que peut être un langage, et d'avoir quelques lumières point trop obscures sur le signifiant. D'où mon fol espoir : croyant savoir comment est structuré un langage, j'allais apprendre — mieux : je savais déjà, sans savoir que je le savais — comment est structuré l'inconscient. Espoir naturellement déçu dès la lecture des premières lignes de Lacan : le langage comme quoi est structuré l'inconscient ne se confond pas avec le langage tel que le conçoivent les linguistes. Pendant obligé de cette première constatation : le signifiant lacanien ne se confond pas avec son homonyme (et éponyme) saussurien. D'où une première nécessité de la naïve recherche dont je donne aujourd'hui quelques lambeaux épars : qu'y a-t-il de commun entre le signifiant saussurien et le signifiant lacanien ?

D'autant que la question ainsi posée me paraissait alors — et, pour quitter l'histoire, me paraît toujours — avoir un intérêt théorique crucial pour la linguistique. Tout lecteur de Lacan est frappé par l'extrême redondance de l'axiome « il n'y a pas de métalangage ». Formule qu'il conviendrait évidemment de suivre dans sa complexe évolution proprement lacanienne et d'analyser en détail dans ses implications. J'essaie de le faire ailleurs (Arrivé, 85 a). Une lecture possible de l'axiome consiste à lui faire mettre en cause jusqu'à la possibilité même de la linguistique : qu'est-ce qui fonde la linguistique, sinon l'existence même du métalangage ? Et comment la linguistique peut-elle subsister s'il est vrai qu'il n'y a pas de métalangage ? Problème d'autant plus embrouillé qu'il arrive bien à Lacan, en plusieurs points, de tenir le discours même du linguiste. Or on sait qu'il existe une connexion évidente entre la théorie saussurienne du signe et la théorie du métalangage. Cette connexion n'apparaît pas explicitement chez Saussure lui-même — qui, pour d'évidentes raisons historiques, n'utilise pas la notion de métalangage. Mais on peut la trouver en pointillés. Et elle apparaît explicitement chez Hjelmslev (68-71 et 71), puisque la théorie des métasémiotiques est directement articulée sur la théorie de la « Stratification du langage » — on sait que c'est le titre d'un article des *Essais linguistiques*. Ainsi commence à se faire jour une question : la dénégation lacanienne du métalangage ne

Persée creative commons BY: =

serait-elle pas liée à la conceptualisation spécifique du signifiant lacanien ? Autrement dit : de la même façon que la théorie saussurienne du signe implique une théorie du métalangage, la théorie lacanienne du signifiant — qui n'est précisément pas une théorie du signe — n'implique-t-elle pas la dénégation du métalangage ? — Question particulièrement complexe. Trop complexe pour être abordée dans les limites de ce bref article. Elle reste cependant à l'arrière-plan de l'enquête. Car pour qu'il y ait de la linguistique — et une revue de linguistique — il faut bien que de quelque façon il y ait du métalangage.

Reste le dernier aspect de ma justification. Que vient faire le signifiant dans un ensemble de contributions consacrées au problème du sujet ? On imagine bien que je ne ferai rien d'autre en ce point que de citer la formule lacanienne, elle aussi fortement redondante, « le signifiant, c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant ». Car comment situer mieux le point où se nouent signifiant et sujet ?

* * *

Du sujet ainsi justifié, il sera évidemment impossible de tout dire. Je passerai notamment sous silence le problème de l'enracinement historique, dans le saussurisme, du signifiant lacanien. C'est apparemment des années 55 que date l'intervention *massive* des éléments saussuriens dans la réflexion de Lacan. Mais il faudrait certainement préciser davantage : les termes *signifiant* et *signifié* apparaissent — sans le nom de Saussure — dès 53, dans le « Rapport de Rome ».

Autre aspect historique du problème, que je ne fais également que signaler : les variations de l'attitude de Lacan à l'égard de Saussure. Au début, c'est une extrême révérence. Une touche d'ironie ne se décèle, très indirectement, que dans la désinvolture, parfois proche de la provocation (voir 66, p. 497), avec laquelle est traitée la lettre de l'enseignement saussurien. Et puis, plus tard, c'est une évidente condescendance, où subsiste inversement une sorte de considération. Ainsi dans « Radiophonie », 70, p. 58.

* * *

Je laisse à d'autres — ici-même à Annie Radzinski — cet aspect historique du problème des relations entre le texte de Saussure et le texte de Lacan. Pour entrer dans le vif du sujet je procèderai de façon arbitraire : j'étudierai alternativement, et sans justifier l'ordre d'intervention des éléments, les points de convergence et les points de divergence entre l'enseignement de Saussure et l'enseignement de Lacan.

D'abord, un point de divergence. Peut-être fondamental. Peut-être tous les autres en découlent-ils. Chez Saussure, il y a une théorie du signe. Chez Lacan, non. Ou, plus précisément, s'il y a bien, de façon marginale, une théorie lacanienne du signe, elle n'est pas articulée avec la théorie du signifiant. Précisons. Chez Saussure, on le sait, le signe est défini comme « le total résultant de l'association d'un signifiant et d'un signifié » (*C.L.G.*, p. 100). Chez Lacan, rien de tel. Signifiant et signifié d'une part, signe de l'autre sont disjoints. Au point qu'il est possible, dans la terminologie lacanienne, de dire que le signifiant est un signe (*Séminaire III*, 81, p. 187-188), ce

qui, en dialecte saussurien, est exclu. Quant à la théorie lacanienne du signe, on la trouve de façon chronologiquement très éparse, mais conceptuellement très homogène. Je cite le passage à la fois le plus explicite et le plus bref :

> « Dussé-je aller à brusquer certaine reprise du mot, je dirai sémiotique toute discipline qui part du signe pris pour objet, mais pour marquer que c'est là ce qui faisait obstacle à la saisie comme telle du signifiant [1].
>
> Le signe suppose le quelqu'un à qui il fait signe de quelque chose. C'est le quelqu'un dont l'ombre occultait l'entrée dans la linguistique.
>
> Appelez ce quelqu'un comme vous voudrez, ce sera toujours une sottise. Le signe suffit à ce que ce quelqu'un se fasse du langage une appropriation, comme d'un simple outil ; de l'abstraction voilà le langage support, comme de la discussion moyen, avec tous les progrès de la pensée, que dis-je ? de la critique à la clef » (« Radiophonie », 70, p. 56 ; voir aussi *Encore*, 75, p. 48 et *Les psychoses*, 81, de nouveau pp. 187-188).

On le voit : ce qui est désigné, chez Lacan, par *signe*, c'est l'élément du langage comme « outil », comme instrument de communication. C'est le signe comme « signe de quelque chose ». D'un référent, en somme. Et on sait ce que — par ailleurs, allais-je dire : mais ce n'est pas du tout ailleurs — Lacan pense du référent : c'est que, fondamentalement, on le loupe. « Le collimateur ne fonctionne pas », comme il est joliment dit dans *Encore* (75, p. 23). Ainsi « le signe représente quelque chose pour quelqu'un » (70, p. 64). On voit à quel point il est disjoint du signifiant qui, on le sait, « représente un sujet pour un autre signifiant ».

On ne peut donc pas dire qu'il n'y a pas de signe lacanien : Lacan a explicitement protesté quand il se l'est fait dire. Mais on peut dire que le signe lacanien est fondamentalement différent du signe saussurien, total du signifiant et du signifié.

Et pourtant, après avoir remarqué cette première et fondamentale divergence entre les deux textes, on est amené immédiatement après à mettre l'accent sur un point non moins fondamental de convergence. C'est la dualité du signifiant et du signifié. Pour Saussure, inutile d'insister : je me contente de citer la formule « le signe est une entité psychique à deux faces » (*C.L.G.*, p. 99). Pour Lacan, le terme utilisé est non dualité, mais duplicité. On le trouve fréquemment. J'en cite une occurrence dans *Les psychoses* (81) :

> « Tout phénomène analytique, tout phénomène qui participe du champ analytique, de la découverte analytique, de ce à quoi nous avons affaire dans le symptôme et dans la névrose, est structuré comme un langage. Cela veut dire que c'est un phénomène qui présente toujours la duplicité essentielle du signifiant et du signifié » (p. 187 ; voir aussi p. 136, p. 195 et p. 200).

Naturellement, Lacan joue sur la duplicité de *duplicité*. Mais cette duplicité même implique la présence du sens étymologique, « caractère de ce qui est double ».

Ici toutefois les deux chemins qui viennent de se confondre vont s'écarter, avant de se rencontrer une seconde fois. Comment décrire cette distance entre les deux parcours ? En remarquant une opposition flagrante. Il y a chez Saussure « délimitation réciproque des unités » (*C.L.G.*, p. 156) du signifiant et du signifié. C'est la célèbre comparaison de la feuille de papier : « on ne peut découper le recto sans découper en même temps le verso » (p. 157). Rien de tel chez Lacan. Il y a au contraire « autonomie » (le mot est redondant ; voir, par exemple, 81, p. 223) du signifiant par rapport au signifié. A cet égard, il est intéressant de remarquer que le passage du *C.L.G.* qui, si j'ai bien lu, est le plus fréquemment et le plus abondamment com-

1. Dans ce texte de 70, Lacan fait allusion au célèbre article de Benveniste « Sémiologie de la langue » (69), qui venait de paraître dans les deux premiers numéros de *Semiotica*.

menté par Lacan n'est autre que le début du chapitre sur la « Valeur linguistique » (p. 155-157) et tout spécialement le schéma des « deux masses amorphes ». Lacan va même jusqu'à le reproduire dans 81, p. 296, après l'avoir précisément commenté en un autre point du même *Séminaire* (p. 135-136). Il revient encore sur ce schéma dans une allusion cursive et ludique, mais très éclairante des *Ecrits* (66, p. 502-503). Il est ici indispensable d'entrer dans le détail.

Chez Saussure, le schéma a, entre autres, pour fonction d'illustrer l'isomorphisme du découpage des deux plans :

> « Nous pouvons donc représenter le fait linguistique dans son ensemble, c'est-à-dire la langue, comme une série de subdivisions contiguës dessinées à la fois sur le plan indéfini des idées confuses et sur celui non moins indéterminé des sons » (p. 155-156).

On le remarque : c'est la contiguïté qui implique l'isomorphisme. Or c'est précisément la possibilité même de ce découpage isomorphe qui est récusée par Lacan. Dans les termes suivants :

> « M. de Saussure pense que ce qui permet le découpage du signifiant, c'est une certaine corrélation entre signifiant et signifié. Evidemment pour que les deux puissent être découpés en même temps, il faut une pause.
>
> Ce schéma est discutable. On voit bien en effet que, dans le sens diachronique, avec le temps, il se produit des glissements, et qu'à tout instant le système en évolution des significations humaines se déplace et modifie le contenu des signifiants, qui prennent des emplois différents (...). Sous les mêmes signifiants, il y a au cours des âges de ces glissements de signification qui prouvent qu'on ne peut établir de correspondance bi-univoque entre les deux systèmes » (p. 81, 135).

De façon apparemment arbitraire, il convient ici de disjoindre la conclusion de l'argumentation. Celle-ci est en effet au plus haut point spécieuse, car elle repose sur une confusion établie entre deux acceptions — l'une saussurienne, l'autre lacanienne — du concept de diachronie. Lacan en effet utilise ce terme non seulement dans le sens défini par Saussure, mais également comme équivalent du concept saussurien de *linéarité*. Equivalent approché : car le « diachronisme » lacanien affecte le discours, mais épargne le signifiant alors que chez Saussure c'est le seul signifiant qui est donné comme linéaire :

> « On ne peut pas ne pas mettre le discours dans un certain sens du temps, dans un sens qui est défini d'une façon linéaire, nous dit M. de Saussure (...). C'est dans ce diachronisme que s'installe le discours » (81, p. 66).

On voit comment fonctionne l'argumentation. Elle consiste à assimiler le « diachronisme » constitué par la linéarité discursive et la diachronie constituée par l'évolution linguistique. Assimilation dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est problématique. Je n'y insiste pas, et ne retiens que la conclusion : signifiant et signifié ne sont pas découpés de façon isomorphe. C'est un motif constant du discours lacanien et post-lacanien. On le trouve de façon à peu près inchangée entre le *Séminaire III* (qui, on l'a vu, remonte à 55-56) et le *Séminaire XX*, qui date de 72-73. Les éléments allégués par Lacan à titre d'exemples sont le proverbe et la locution. S'appuyant sur un vieil article de Paulhan sur le proverbe en malgache, il décrit le fonctionnement de la locution *à tire-larigot*, en se gaussant des lexicographes qui vont jusqu'à inventer un Monsieur Larigot ! Et il conclut :

> « Qu'est-ce que cela veut dire, *à tire-larigot* — et il y bien d'autres locutions aussi extravagantes. Elles ne veulent rien dire que ceci — la subversion du désir. C'est là le sens de *à tire-larigot*. Par le tonneau percé de la signifiance coule à tire-larigot un bock, un plein bock de signifiance » (75, p. 23).

Même s'il n'est pas trop aisé de suivre à la lettre la métaphore du tonneau percé, on voit comment le signifiant déverse sa signifiance — fondamentalement distincte de la

signification saussurienne — sur le signifié, sans plus tenir compte d'aucune éventuelle segmentation de celui-ci. D'où, selon Lacan, suivi par J.-A. Miller à propos de l'exemple du *piropo*, ce *Witz* érotique sud-américain, la « stupidité » des langues artificielles, « toujours faites à partir de la signification » (voir 81, p. 65). D'où, aussi, ce thème répétitif de la réflexion lacanienne : l'opposition entre le langage humain et les « langages » des sociétés animales, où, selon Lacan, règne toujours « l'isomorphisme », « la corrélation univoque » (voir, par exemple, « L'Etourdit », 73, p. 47).

En situant ce point de divergence entre Saussure et Lacan, on vient de repérer un second — mais fondamental, quoique ultime — point de convergence. Quand il revient, à la fin du *Séminaire III*, sur l'analyse du schéma saussurien des deux masses amorphes, Lacan récuse derechef la possibilité du découpage isomorphe des deux flux :

> « Saussure essaie de définir une correspondance entre ces deux flots, qui les segmenterait. Mais le seul fait que sa solution reste ouverte, puisqu'elle laisse problématique la locution et la phrase tout entière, montre bien à la fois le sens de la méthode et ses limites » (81, p. 297).

C'est là l'origine de la réflexion si captieuse sur le point de capiton, qui permet d'apercevoir comment se nouent, dans l'appareil lacanien, l'enseignement de Freud et celui de Saussure. Pour revenir à la phrase décrite, on voit clairement que dénier une segmentation isomorphe des deux plans, c'est poser que l'un d'entre eux est segmenté. En continuant à réfléchir sur le schéma saussurien, examiné jusque dans ses détails matériels, on peut dire que Lacan n'en retient la pertinence qu'en le coupant en deux longitudinalement. Les lignes pointillées ne segmentent que le signifiant. Elles ne se prolongent pas — plus précisément : pas toutes — au niveau du signifié. C'est ce qui est indiqué dans cette remarque des *Ecrits :* « Double flux où le repère semble mince des fines raies de pluie qu'y dessinent les pointillés verticaux censés y délimiter des segments de correspondance » (66, p. 503).

Ainsi, seul le signifiant est étroitement segmenté. Mais il l'est de façon très précisément saussurienne. D'où l'insistance sur la synchronicité du système signifiant, qu'on retrouvera quand Lacan, quittant Saussure, cherchera, et trouvera, chez Freud, dans le *Wahrnehmungszeichen*, « signe de perception », la préfiguration du signifiant saussurien. En ce point, on n'a que l'embarras du choix pour les exemples. Celui que je retiens est particulièrement répétitif dans le *Séminaire III* :

> « L'être humain n'est pas, comme tout nous laisse à penser qu'est l'animal, simplement immergé dans un phénomène comme celui de l'alternance du jour et de la nuit. L'être humain pose le jour comme tel, et par là le jour vient à la présence du jour — sur un fond qui n'est pas un fond de nuit concrète, mais d'absence possible de jour, où la nuit se loge, et inversement d'ailleurs. Le jour et la nuit sont très tôt codes signifiants, et non pas des expériences. Ils sont des connotations, et le jour empirique n'y vient que comme corrélatif imaginaire, très tôt » (81, p. 169 ; voir aussi, p. 223-224, où l'analyse du jour et de la nuit se complète par une analyse de l'homme et de la femme, et 70, p. 56).

À la terminologie près — où l'on repère notamment le mot *connotation*, non-saussurien, et peut-être venu à Lacan de Hjelmslev — on croit lire un pastiche, quoique plus ludique et plus « poétique », du chapitre sur la valeur du *C.L.G.* Et en même temps se dessine à la fois la différenciation et le nœud, pas encore dit borroméen, du réel, du symbolique et de l'imaginaire.

* * *

Me permet-on, en guise de pause, de rapporter une anecdote qui me paraît au plus haut point saussuro-lacanienne ? Je l'emprunte à un fait divers relevé dans *Le Monde* du 26 avril 84. On est en Afrique du Sud. Un homme vient d'être blessé dans un accident de voiture. Blessé très grièvement. On le relève, on l'emmène toutes sirènes hurlantes à l'hôpital. Mais en Afrique du Sud prévaut, on le sait, une très rigoureuse segmentation du signifiant. Segmentation à trois termes, et non à deux, comme celle du jour et de la nuit, de l'homme et de la femme. Aux deux signifiants contraires *blanc* et *noir* s'ajoute en effet, en vocabulaire brφndalien, le « terme complexe », *et blanc et noir*, lexicalisé par *métis*. Les hôpitaux, comme les autres institutions, sont réglés par cette loi de segmentation : il y a des hôpitaux blancs, des hôpitaux noirs et des hôpitaux métis. L'admission dans ces différents hôpitaux ne tient évidemment pas compte des propriétés imaginaires — toujours plus ou moins crépusculaires — des êtres, mais exclusivement du signifiant qui leur est affecté. Or le blessé était privé de ce signifiant : il avait oublié (ou laissé dans sa voiture en feu) sa carte d'identité. Le résultat, on le devine : il n'a été admis dans aucun des trois hôpitaux qu'on lui a fait successivement essayer, et il est mort sans soins dans un couloir du dernier. Paradigmatique illustration de ce que Saussure appelle « une masse amorphe et indistincte ». *Le Monde*, toutefois, laisse entendre que l'absence du signifiant — la carte perdue (la lettre volée ?) — n'est peut-être pas la bonne explication du sort réservé au blessé. Il était, semble-t-il, bien connu comme relevant du signifiant *métis*. Et si on ne l'a pas soigné, c'est que, dans son métier de journaliste à la télévision, il avait été le premier présentateur non-blanc à intervenir dans les programmes blancs. Mais qui ne voit que cette seconde explication retombe, après un bref détour, sur la première ? Car si elle est exacte, le journaliste est mort pour avoir enfreint la loi du signifiant.

* * *

Après cette distrayante pause, reprenons. Pour noter d'abord que, s'il s'agissait ici d'autre chose que de linguistique, ce serait le lieu de noter le poids de la théorie saussurienne du signifiant sur la conceptualisation lacanienne du symbolique. Je me contenterai ici de renvoyer à Lacan, *passim*, ou à tel de ses lecteurs, par exemple Milner, notamment dans le chapitre « Les Mêmes et les Autres » des *Noms indistincts* (83). Pour fixer cependant les idées, une citation, du *Séminaire III* :

> « Dans l'ordre imaginaire, ou réel, nous avons toujours du plus ou du moins, un seuil, une marge, une continuité. Dans l'ordre symbolique, tout élément vaut comme opposé à un autre » (81, p. 17) [2].

Il est maintenant nécessaire de reprendre le chemin sinueux de nos deux signifiants. Je le ferai désormais d'un pas un peu plus rapide. Car, après s'être rencontrés par deux fois, les parcours, désormais, s'écartent, sans doute, définitivement. À s'en tenir au *signifiant* du *C.L.G.* — qui est, à vrai dire, le seul signifiant saussurien : car, dans la recherche sur les *Anagrammes* (71), le signifiant *signifiant* est, avec tout l'appareil terminologique du *C.L.G.*, totalement forclos — il devient absolument impossible d'homologuer les analyses de Saussure et celles de Lacan. C'est ce qui explique l'incompréhension absolue, comme obstinée, et, dans la foulée, les anathè-

2. Voir aussi, sur ce point, les analyses de Laplanche et Leclaire, 61, p. 110, sur le *Fort/Da* de *Au-delà du principe de plaisir*.

mes de tel lecteur, j'entends George Mounin, qui dès (70) et, pour l'essentiel de façon inchangée, dans (81), ne peut réprimer des formules telles que « l'inextricable embrouillamini du vocabulaire lacanien » (81, p. 56).

Dans l'inventaire des points de divergence qu'il nous reste à rencontrer, le premier a déjà été aperçu. Si les fines « raies de pluie » du schéma des deux flux ne parviennent pas à imposer des limites au signifié, il s'ensuit inévitablement « la notion d'un glissement incessant du signifié sous le signifiant » (*Ecrits*, 66, p. 502). Est-ce à dire que le signifié est libre de toute attache avec le signifiant ? Que non pas, et Lacan va, dans le *Séminaire III* (81) jusqu'à envisager une typologie des modes d'attache du signifiant au signifié fondée sur le nombre de leurs nœuds. Quand le nombre des points d'attache s'abaisse au-dessous d'un certain seuil, on tombe dans la psychose (81, p. 304). Ainsi, c'est seulement dans la psychose que « le courant continu du signifiant reprend son indépendance » (81, p. 330). Quant au point où viennent périodiquement se nouer le signifiant et le signifié, c'est précisément le *point de capiton* (66, p. 503 et 805 ; 81, p. 300 et *passim*). Dans 81, le point de capiton est pourchassé au long d'une analyse philologique de la première scène d'*Athalie*. Analyse où il serait sans doute possible de repérer des influences peu soupçonnées, par exemple celle de Pierre Guiraud, dont les *mots-clés* (voir surtout 54), repris par Lacan (voir p. 300), étaient à l'époque le dernier cri de l'analyse textuelle.

On l'a aperçu dans les analyses que je viens de citer : le signifiant lacanien est toujours pensé, topologiquement, comme surplombant le signifié. D'où le renversement de la position réciproque des termes du schéma saussurien, signalé avec désinvolture par Lacan dans 66 :

> « Le signe ainsi écrit $\frac{S}{s}$ mérite d'être attribué à Ferdinand de Saussure, bien qu'il ne se réduise strictement à cette forme en aucun des nombreux schémas sous lesquels il apparaît » (p. 497).

On remarquera tout spécialement l'adverbe *strictement*, qui est évidemment tout proche de la provocation ! Est-il nécessaire de rappeler en outre que le S du signifiant est noté par une capitale romaine, alors que le *s* du signifié se contente d'une modeste minuscule italique ? Phénomène de différenciation hiérarchique tout à fait impensable chez Saussure. Enfin, pour en rester à la description littérale des schémas, je remarque après plusieurs autres, notamment Nicole Kress-Rosen (81) que l'ellipse qui enclôt les schémas saussuriens a disparu, ainsi que les deux flèches de sens opposé qui ont pour fonction chez Saussure de figurer la relation de présupposition réciproque entre les deux termes. L'élision de ces deux éléments du schéma saussurien est à mettre en rapport avec le glissement du signifié sous le signifiant : si le signifié est enclos avec le signifiant dans une cellule, « un domaine fermé » (*C.L.G.*, p. 159), il ne peut pas « glisser ». Et il en est également empêché si « la signification n'est, comme l'indiquent les flèches de la figure, que la contre-partie de l'image auditive » (*C.L.G.*, p. 158 ; *signification* est à prendre avec le sens de *signifié* et *image auditive* avec celui de *signifiant*). Ce qui entre évidemment en contradiction absolue avec l'« autonomie » du signifiant lacanien.

Pour rester quelques instants encore à examiner comparativement les deux schémas, on observe qu'un élément reste inchangé : la barre horizontale qui sépare les deux éléments dans chacun des deux graphes. Mais on voit d'emblée qu'à la dénommer — et par le signifiant *barre* — on s'engage du côté de Lacan. Car chez Saussure — sauf erreur — ce trait n'est jamais nommé. Lors de la première manifestation du schéma, p. 99, on trouve le commentaire : « Ces deux éléments sont intimement

unis et s'appellent l'un l'autre ». Le trait est donc, d'une façon qu'on peut juger paradoxale, marque non de séparation, mais d'union. Lacan lit le trait, j'allais dire littéralement — comme s'il était une lettre. Disons plus exactement : matériellement. D'où la dénomination par le mot *barre*, et la notion de séparation entre les deux « étapes » de l'« algorithme » (66, p. 497). D'où, quelques lignes plus bas, la transformation de la « barre » en « barrière résistante à la signification » (*ibid.*). Les barrières, naturellement, c'est fait pour séparer ; c'est également fait pour être franchi. C'est naturellement en ce point que se situe la théorie lacanienne de la métaphore, ébauchée dans le *Séminaire III* et formalisée dans « L'instance de la lettre », puis dans « Du traitement possible de la psychose » (l'un et l'autre dans 66). Pour schématiser (à outrance ?), il me semble que l'analyse part d'une constatation philologique faite par Lacan à la lecture des *Mémoires* (75) [3] de Schreber :

> « Quelque chose m'a frappé — même quand les phrases peuvent avoir un sens, on n'y rencontre jamais rien qui ressemble à une métaphore. Mais qu'est-ce qu'une métaphore ? » (81, p. 247).

Naturellement, j'aborde ici un terrain qui — tout exploré qu'il a déjà été — n'en recèle pas moins un nombre considérable de chausse-trapes. L'une d'entre elles ? Elle a été repérée par le collectif qui, pour *Le discours psychanalytique* (84) travaille à un *Dictionnaire des concepts psychanalytiques après le retour à Freud opéré par Lacan*. À propos du mot *Verwerfung* — notion au plus haut point problématique —, les auteurs remarquent simultanément deux points contradictoires. Le premier, nous venons de l'entrevoir à propos de Schreber, c'est que la psychose est précisément définie par Lacan comme l'absence de la métaphore. Le second, c'est que dans 66, p. 577, il est fait allusion « au désastre croissant de l'imaginaire, jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante ». On voit la difficulté : comment la psychose, qui précisément exclut la métaphore, peut-elle constituer une « métaphore délirante » ? On imagine bien que je resterai au bord de la chausse-trape, me contentant, pour la contourner, de citer la réponse explicitement donnée par Lacan à la question qu'il se posait dans 81 : qu'est-ce que la métaphore ?

> « Voici maintenant [4] :
>
> $$f\left(\frac{S'}{S}\right) S \cong S\ (+)\ s$$
>
> la structure métaphorique, indiquant que c'est dans la substitution du signifiant au signifiant que se produit un effet de signification qui est de poésie ou de création, autrement dit d'avènement de la signification en question. Le signe + placé entre ( ) manifestant ici le franchissement de la barre — et la valeur constituante de ce franchissement pour l'émergence de la signification.
>
> Ce franchissement exprime la condition du passage du signifiant dans le signifié dont j'ai marqué plus haut le moment en le confondant provisoirement avec la place du sujet » (66, p. 515-516).

Je passerai naturellement sous silence ici le problème — central, pourtant, en lui-même, mais marginal par rapport à la visée de l'article — de la spécificité de la métaphore qui, chez le psychotique, ne « réussit » (le terme est de Lacan) pas : on

---

3. Faut-il préciser que Lacan lisait Schreber bien avant qu'il ne fût traduit en français par Paul Duquenne et Nicole Sels ?

4. Ce *maintenant* a évidemment pour fonction d'opposer la métaphore à la métonymie, dont il vient d'être question dans le fragment précédent du texte cité.

sait que c'est la métaphore paternelle (66, p. 557 et 81, *passim*). Formellement, *aucune* ligne de pluie ne parvient à traverser la barre. On saisit alors « comment il peut se faire, dans l'expérience psychotique, que le signifiant et le signifié se présentent sous une forme complètement divisée » (81, 304).

Avec le franchissement de la barre, dans le cas de la métaphore réussie, et cette duplicité absolue du signifiant et du signifié, dans le cas de la psychose, on se trouve — apparemment ? — aux antipodes de Saussure. Pour adapter le schéma des deux flux à une telle analyse, il faut le manipuler dans tous ses aspects : le retourner, ajouter une barre entre les deux masses, et ne prolonger entre elles que les lignes pointillées correspondant aux métaphores réussies (aucune dans le cas de Schreber). Et pourtant il est intéressant de constater que c'est une fois atteint ce point de distance apparemment maximale que ressurgit dans le *Séminaire III* et le nom de Saussure, oublié depuis plusieurs dizaines de pages, et le schéma des deux flux (p. 330).

Nous sommes presqu'au terme de notre itinéraire lacanien. Il ne resterait à mettre en évidence qu'un dernier point, déjà entrevu à propos de la métaphore non aboutie. Dans une structure de ce type, il manque un signifiant. Il y a un trou dans la chaîne (synchronique) du signifiant. D'où le titre de la dernière partie de 81 : « Les entours du trou ». Ce qu'il faut ajouter, c'est que ce manque qui caractérise la psychose se retrouve, quoique sous d'autres formes, dans toute chaîne signifiante. Ici, pour abréger — et parce que j'ai conscience de me trouver aux frontières de ce qui peut se dire dans une revue de linguistique — je me contente de citer non Lacan mais un de ses lecteurs, J.-A. Miller :

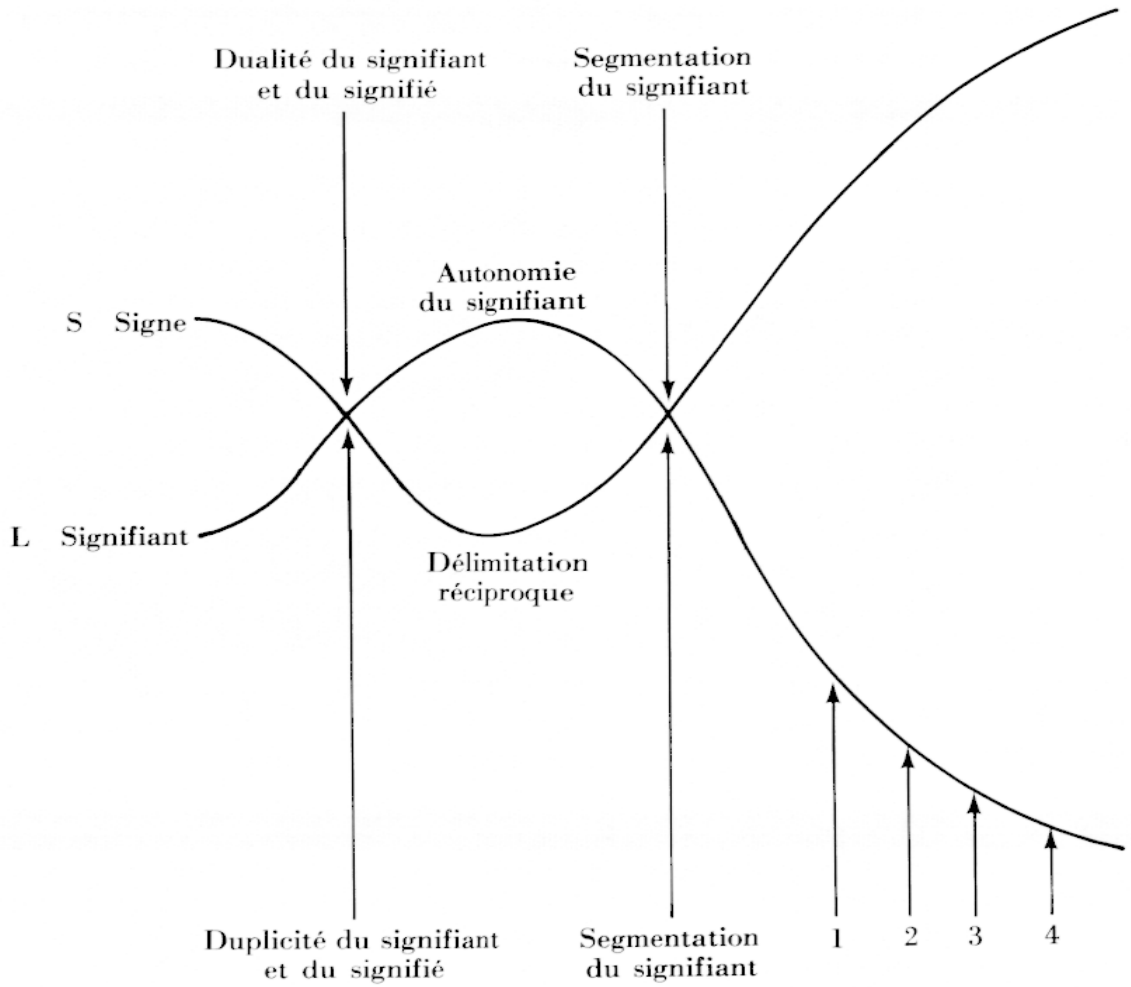
> « La définition différentielle du signifiant de Saussure (selon laquelle il se pose en s'opposant) implique sans doute la complétude synchronique de l'ensemble des signifiants, mais aussi que toute chaîne achoppe sur son signifiant dernier, ce qui doit être reporté dans la batterie elle-même, sous la forme d'un manque, soit d'un signifiant supplémentaire qui le représente. Le signifiant d'un manque dans l'Autre, S (A), est le point clef de la logique du signifiant ; c'est en quelque sorte la matrice de tous les termes proprement lacaniens ; les figures topologiques élémentaires, les chaînes et nœuds montrent la variété dont le trou est susceptible » (81, p. 12).

On voit que Miller, revenant à Saussure là où — sauf erreur — Lacan l'a abandonné, va jusqu'à trouver dans le *C.L.G.* l'étymon épistémologique du S (A).

Est-il possible de reporter sur un graphe les points acquis ? Je me le suis mis en tête. Voici le tracé des deux sinuosités (*cf.* p. 114).

* * *

Le sens de mon graphe — s'il en a un — est de figurer la divergence des deux trajets. Resterait à « expliquer » cette divergence. Expliquer, en quel sens ? J'entends le plus modeste : le sens historique. Et je ne vois ici d'autre moyen que d'essayer de repérer l'enracinement freudien du concept lacanien de signifiant. C'est évidemment plus difficile que du côté de Saussure. Point de signifiant chez Freud, qui ne lisait pas Saussure (non plus que Saussure ne le lisait) ni, sans doute, les Stoïciens. Naturellement, il est facile de remarquer — Lacan ne s'en prive pas, de façon si insistante qu'il est inutile de donner d'omniprésentes références — l'extrême abondance, chez Freud, des analyses linguistiques et discursives, des comparaisons avec



1. Glissement du signifié sous le signifiant.
2. Primauté du signifiant.
3. Passage du signifiant dans le signifié.
4. Manque du signifiant.

des objets sémiotiques aussi divers que l'écriture, alphabétique ou, plus souvent, idéographique, le rébus, le calembour, etc. Il est aussi facile d'insister sur l'utilisation faite par Freud des linguistes que le hasard (parfois aidé) lui donne à lire : notamment Hans Sperber pour l'origine sexuelle du langage et Carl Abel pour les sens opposés des mots primitifs [5]. Ce poids des analyses langagières se fait sentir partout, non seulement dans les textes où on les attend le plus (la *Traumdeutung*, le *Witz*, la *Psychopathologie*), mais encore dans les ouvrages où elles semblent moins s'imposer, par exemple dès les *Études sur l'hystérie* (le processus de symbolisation) ou dans la *Métapsychologie* (les formules transformationnelles du destin des pulsions), etc. Mais rien de tout cela ne fournit un concept suffisamment isolé pour tenir lieu de *signifiant*. Ce concept, Lacan l'a cependant trouvé. Il l'a même trouvé deux fois. Il faut ici citer avec précision ces fragments qui, au moins par les linguistes lecteurs de Freud, sont assez rarement signalés :

a) Le premier concept est le *Wahrnehmungszeichen*. Il est allégué, longuement, dès le *Séminaire III* (81, p. 177, puis 203-205), puis dans les *Ecrits* (66, p. 558), où

5. Voir Arrivé, 85 b.

le nom du concept est abrégé en *Zeichen* et traduit par *signe*. Mais le passage le plus explicite est celui du *Séminaire XI* (73) :

« Il (Freud) nous désigne un temps où ces *Wahrnehmungszeichen* doivent être constitués dans la simultanéité. Qu'est-ce que c'est ? — si ce n'est la synchronie signifiante. Et bien sûr, Freud le dit d'autant plus qu'il ne sait pas qu'il le dit cinquante ans avant les linguistes [6]. Mais nous, nous pouvons tout de suite leur donner, à ces *Wahrnehmungszeichen*, leur vrai nom de signifiants » (73, p. 46).

b) Le second concept n'est autre que la *Vorstellungsrepräsentanz* :

« (...) la conception de Freud (...) ne laisse aucune ambiguïté sur ce sujet : c'est le signifiant qui est refoulé, car il n'y a pas d'autre sens à donner dans ces textes au mot : *Vorstellungsrepräsentanz* » (66, p. 714).

On voit immédiatement surgir de la comparaison de ces textes une difficulté incontournable : les deux concepts sont l'un et l'autre, et de la façon la plus décisive, assimilés par Lacan au signifiant. Or ils paraissent distincts dans l'appareil freudien. Ils sont en tout cas porteurs de noms (dirai-je de signifiants ?) différents. Et il ne serait pas bien utile de diluer la difficulté dans l'histoire : c'est un fait que le *WZ* se manifeste, très tôt, dans la lettre 52 à Fliess [7], qui date de 1896, alors que la *VR* apparaît dans les trois articles de 1915 qui allaient constituer la *Métapsychologie*. C'est un fait aussi — on vient de le voir — que Lacan fait appel aux deux concepts à des époques différentes, quoique relativement peu éloignées (66, 558 remonte à 57-58 ; 66, 714 à 59...). Il serait évidemment plus satisfaisant de repérer les éventuels traits communs aux deux concepts freudiens. Tâche qui échappe à ma compétence. Et pourtant, je me hasarde à une remarque. Guidée d'ailleurs par une boutade de Lacan sur « la prolifération du *ver* chez Freud » (81, p. 170). Il s'agit bien entendu du préfixe *ver-*, qui apparaît effectivement dans un grand nombre de termes freudiens : *Verwerfung*, *Verdrängung*, *Verneinung*, *Verleugnung*, etc. Or il se trouve que nos deux concepts litigieux — le WZ et la VR — ont précisément pour trait commun d'être l'un et l'autre l'objet d'un procès désigné par un préfixé en *ver-*. Du WZ il est explicitement dit par Lacan (et, il faut l'avouer, moins nettement par Freud) qu'il est *verworfen*, c'est-à-dire objet de la *Verwerfung*, pour laquelle Lacan propose la traduction (sans doute teintée de pichonisme) de forclusion (voir 81, p. 229 et 361). Quant à la VR, il est cette fois explicite chez Freud — puis dans les lectures qui en sont faites par Lacan et Laplanche-Leclaire (61, p. 115) — que c'est elle qui est l'objet de la *Verdrängung*, c'est-à-dire du refoulement. On voit bien qu'on n'a fait que reculer le problème. Mais peut-être en l'éclairant un peu. Car il se situe désormais au niveau des relations entre les deux concepts de *Verwerfung* et de *Verdrängung* : c'est là que je le laisserai pendant.

* * *

Je voudrais, pour conclure, abandonner les problèmes d'exégèse freudienne que la force des choses m'a contraint à aborder, et revenir à l'attitude du linguiste quand il lui arrive (par accident, nécessairement...) de lire Lacan. Attitudes, faudrait-il dire. Car elles varient entre l'indignation bégayante de Mounin et la vénération de quelques autres. Souvent c'est l'angoisse qui domine. Certains iraient peut-être jusqu'à

6. On remarquera ici la belle hyperbole de ces cinquante ans, qu'il serait sans doute possible, en ne pensant qu'à Saussure, de ramener à autant de mois.

7. Lettre publiée en français dans *Littoral* n° 1, 81.

dire que c'est elle qui se manifeste et dans les anathèmes et dans les courbettes. Angoisse qui a un support linguistique : l'homonymie des deux signifiants *signifiant*, d'autant plus inquiétante qu'elle ne se laisse précisément par décrire comme pure et simple homonymie : comme dit Milner, il est « juste que ce soit un signifiant saussurien, le signifiant *signifiant*, qui désigne un tel mode d'être. Lequel, en retour, n'est rien que le mode d'être de S » (83, p. 24 ; on aura reconnu en S le Symbolique — qui, bizarrement, tient son nom du symbole freudien, et non du signifiant saussurien). C'est qu'en effet les deux signifiants sont à la fois — j'ai cru le montrer par mon graphe — très proches, au point de se confondre, et très lointains.

BIBLIOGRAPHIE

ARRIVÉ, Michel, 85 a, « Quelques notes sur le statut du métalangage chez Jacques Lacan », *D.R.L.A.V.*, 32.

ARRIVÉ, Michel, 85 b, « Freud et ses linguistes », in *Linguistique fantastique*, Denoël-Clims.

BENVENISTE, Emile, 69, « Sémiologie de la langue », *Semiotica*, I, 1, pp. 1-12 et I, 2, pp. 127-135.

CHEMAMA, Roland, 79, « L'expérience du proverbe et le discours psychanalytique », *Ornicar* ?, 17/18, pp. 43-54.

COLLECTIF, 84, « Dictionnaire des concepts psychanalytiques après le retour à Freud opéré par Lacan », article « La forclusion, Die Verwerfung », *Le Discours Psychanalytique*, 10, pp. 65-68.

FREUD, Sigmund, 81, « Lettre 52 à Wilhelm Fliess », *Littoral*, 1.

GUIRAUD, Pierre, 54, *Caractères statistiques du vocabulaire*, P.U.F.

HJELMSLEV, Louis, 68-71, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Minuit.

HJELMSLEV, Louis, 71, *Essais linguistiques*, Minuit.

KRESS-ROSEN, Nicole, 81, « Linguistique et antilinguistique chez Lacan », *Confrontations psychiatriques*, 19*, pp. 145-162.

LACAN, Jacques, 66, *Ecrits*, Seuil.

LACAN, Jacques, 70, « Radiophonie », *Scilicet*, 2/3, pp. 55-99.

LACAN, Jacques, 73 a, « L'Etourdit », *Scilicet*, 4, pp. 5-52.

LACAN, Jacques, 73 b, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil.

LACAN, Jacques, 75, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Seuil.

LACAN, Jacques, 81, *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Seuil.

LAPLANCHE, Jean et LECLAIRE, Serge, 61, « L'inconscient. Une étude psychanalytique », *Les Temps modernes*, pp. 81-129.

MILLER, Jacques-Alain, 81 a, « Jacques Lacan 1901-1981 », *Ornicar* ?, supplément au n° 24.

MILLER, Jacques-Alain, 81 b, « El Piropo », *Ornicar* ?, 22/23, pp. 147-166.

MILNER, Jean-Claude, 83, *Les noms indistincts*, Seuil.

MOUNIN, Georges, 70, « Quelques traits du style de Jacques Lacan », in *Introduction à la sémiologie*, Minuit, pp. 181-188.

MOUNIN, Georges, 81, « Sémiologie médicale et sémiologie linguistique », *Confrontations psychiatriques*, 19*, pp. 43-58.

SAUSSURE, Ferdinand de, CLG, *Cours de linguistique générale*, Payot, 1916.

SAUSSURE, Ferdinand de, 71, voir Starobinski, 71.

SCHREBER, Daniel-Paul, 75, *Mémoires d'un névropathe*, Seuil.

STAROBINSKI, Jean, 71, *Les mots sous les mots, les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard.